



Temporairement CONTEMPORAIN

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



n° 6
28 août 2012

ÉDITO

Entamée sous un soleil de plomb, la Mousson s'achève dans la douceur lénifiante d'une fin d'été lorraine. Durant toute une semaine, tandis qu'une bande d'auteurs embarqués à bord d'un cargo transatlantique nous transmettait, en temps réel, son « journal de bord », l'Abbaye des Prémontrés traçait, de son côté, son bonhomme de route sur une mappemonde imaginaire. Écrits en mexicain, en roumain, en danois, en polonais, en catalan ou en français, les textes étaient nos sextants, nos astrolabes... Ils orientaient notre campagne d'exploration 2012.

Étrange sérénité qui pourrait sembler celle de l'eau qui dort, n'était que, au même moment, la guerre faisait rage en Syrie ; en Grèce, les fascistes reprenait du poil de la bête ; en Afrique du Sud, la police tirait sur les grévistes... Pour ne rien dire du reste du globe, en proie à un embrasement de plus en plus général. Si le temps suspendu du festival restitue à l'espace sa transparence et sa lumière, le théâtre contemporain n'est pas une simple paire de Ray-Ban. C'est un prisme qui révèle, sous différents angles, les questions brûlantes que formulent, chacun à sa manière, des auteurs qui, soumis aux mêmes variations climatiques, respirent le même air que le reste de l'humanité.

Cela fait dix-huit ans que Pont-à-Mousson devient, une fois par an, ce havre improbable où se donnent rendez-vous tous ceux qui, par profession ou par passion désintéressée, se sentent concernés par l'écriture contemporaine. Déclinés sous formes de lectures, de spectacles et d'impromptus variés, les textes qu'ils écoutent leur apportent des nouvelles fraîches de la planète Théâtre. Cette année, en prêtant une oreille particulière aux questions de « pouvoir et dépendance », la Mousson aura montré que, loin de servir l'égoïsme et le narcissisme de ceux que leur métier expose à la lumière, parfois avantageuse, des salles de spectacle, le théâtre d'aujourd'hui scrute intensément la complexité du monde.

Olivier Goetz

Retrouvez le
Temporairement Contemporain
ainsi que toutes les vidéos, entretiens
et portraits singuliers faits par
Catherine de Rosa sur le blog de
la Mousson :
<http://lamoussontemporaine.blogspot.fr>

Rédaction: Olivier Goetz, Magali Chiappone-Lucchesi, Charlotte Lagrange
Graphisme : Florent Wacker



HISTOIRE / AVENIR

HISTOIRE À VENIR

DE CHRISTIAN LOLLIKE (DANEMARK)

TEXTE FRANÇAIS DE CATHERINE LISE DUBOST

DIRIGÉE PAR VÉRONIQUE BELLEGARDE

Peut-on réussir à être heureux dans ce monde ? semble se demander « Elle », chauffeur de taxi et principale protagoniste de la pièce. Christian Lollike dépeint un monde qui a la saveur du nôtre et qui pourtant semble futuriste à certains moments. Où se situe l'action ? est-ce à Berlin ? ou dans une ville imaginaire à l'image de celles dessinées par Enki Bilal ? Au centre ou au bord de la ville, un camp de réfugiés dans lequel presque tous les personnages souhaitent se rendre. « Elle » apparaît hantée par les fantômes de personnes venues d'Irak, du Bangladesh, d'Afrique... qu'elle a pu voir dans des documentaires ou des reportages télévisés... Hantée à cause d'une conscience coupable occidentale. Que peut-on faire concrètement ? Fermer les yeux et se dire que ce « n'est qu'une fiction qui n'existe pas dans la réalité » ? Ou faire de ce camp « une œuvre d'art », seul moyen que le camp ne soit pas oublié ? Christian Lollike met à nu nos contradictions, notre hypocrisie, notre bonne et mauvaise conscience face aux problèmes liés à la mondialisation économique, politique et culturelle.

Il y a tout de même une touche d'espoir dans cette pièce, le rêve secret que le monde peut devenir meilleur. Mais le bonheur ne nécessite-t-il pas une certaine capacité à se protéger ?

Après des études de philosophie et de littérature à l'université de Roskilde, Christian Lollike termine sa formation d'écriture théâtrale au théâtre de Aarhus en 2001 avec la pièce Pardon vieux, où puis-je trouver le temps, l'amour et la folie contagieuse..., jouée ensuite dans plusieurs pays scandinaves et en Allemagne. Auteur de scénarios, de pièces pour la radio et la scène. Il est également l'auteur de l'adaptation pour le théâtre du film Dogville de Lars von Trier qui est jouée dans le monde entier.

Il est nommé deux fois pour le Reumert du meilleur dramaturge : pour Underværket (Chef-d'oeuvre) en 2003 et pour Service Selvmord (Service suicide) en 2005. Christian Lollike est directeur des études à l'école des auteurs de théâtre d'Aarhus de juillet 2010 à juillet 2011 puis reprend la direction du théâtre Café Teatret à Copenhague.

Questions à l'auteur, avec la complicité de Catherine Lise Dubost pour la traduction. (Catherine Lise Dubost a lu une première pièce de Christian Lollike qui s'appelle *Chef d'œuvre*, puis l'a relue afin de la traduire pour les Éditions Théâtrales – collection Traits d'Union ; « ensuite, je me suis mise à lire assez systématiquement tout ce qu'il écrivait, une fois que j'avais mis le pied dans son écriture, j'ai plongé dedans. »)

Quelle est la genèse de cette pièce ? Quand l'avez-vous écrite ?

Le Goethe Institut avait tout un projet autour des vingt ans de la chute du mur de Berlin et avait des partenaires au Danemark : le Théâtre royal danois. Ce sont les gens du théâtre qui m'ont commandé une pièce pour ce projet.

Vous êtes-vous inspirés de faits réels, de documents visuels ? L'idée du mur de Berlin voulant être reconstruit par l'artiste de mots, est-ce vrai ou inventé ?

La pièce a été inspirée par différentes œuvres, la dramaturge du théâtre royal m'a beaucoup aidé à trouver des exemples d'œuvres d'art concrètes. Je critique la tendance artistique de la reconstitution qui a ses limites mais qui peut être aussi fascinante. Et oui, ce sont des informations issues de l'actualité qui ont inspiré mes différents personnages.

Comment écrivez-vous ?

J'écris tout le temps, n'importe quand.

Je prend des notes sur mon téléphone qui a remplacé pas mal les petits papiers.

Pour la rédaction, j'écris de façon très disciplinée du matin jusqu'au soir.

J'écoute de la musique seulement quand je suis en panne d'inspiration.

Avez-vous une pièce en cours d'écriture ?

Oui, je travaille sur le manifeste du tueur d'Oslo, Anders Behring Breivik. Le manifeste fait 1500 pages. Au départ, je voulais faire un copier-coller, et de fil en aiguille, je me suis mis à rédiger un monologue.

Propos recueillis par Magali Chiappone-Lucchesi



Pau Mirò
Auteur de *Des balles
et des ombres*

LES MOTS ET LES CHOSES

DES BALLES ET DES OMBRES

DE PAU MIRÒ (CATALOGNE)
TEXTE FRANÇAIS DE CLARICE PLASTEIG
DIRIGÉE PAR LAURENT VACHER



« J'aime le théâtre qui pose au public au moins une question malcommode », disait, l'autre jour, Pau Mirò, lors du débat sur « la présence du politique au théâtre ». L'auteur de *Des balles et des ombres* sait à qui il s'adresse, il n'entend pas prêcher des convaincus, ni faire de la propagande, il préfère s'insinuer dans les consciences, déranger les certitudes, troubler les âmes. *Des balles et des ombres*, tout en relatant une histoire qui pourrait être vraie, possède la simplicité et la transparence d'un mythe. La fable représentée ressemble un peu à celle, biblique, de l'hospitalité d'Abraham, et jusqu'aux interrogations métaphysiques qu'elle recèle en filigrane : « Quand je vais au précipice, au précipice où je t'ai trouvé, et que je vois ces rochers, je pense qu'une chose aussi parfaite, il y a que Dieu pour l'avoir faite. »

La scène est nue. C'est un théâtre sans images, ou presque ; un théâtre de l'imagination, peut-être parce que c'est, précisément, l'histoire d'un preneur d'images. Celui qu'on appelle « Étranger » est un photographe qui explore le monde au hasard. « Quand je me perds, je commence à découvrir des images... je commence à découvrir des images que je ne m'attendais pas à trouver. » La pièce s'ouvre sur le récit d'une fusillade devant un salon de coiffure. Le photographe est là. La fusillade a fait une victime, un enfant qui perd son sang sur le trottoir. Les tireurs se sont enfuis en voiture. L'étranger a pris une image, terrible et très belle, et puis, lui aussi, il est parti.

La pièce continue en rase campagne. Au bord d'un ravin, un homme et une femme vivent dans une caravane. Visiblement, ils se cachent et se montrent embarrassés par l'arrivée du photographe qui a découvert leur planque. Il le capture et ligotent sur une chaise, devant la caravane. L'homme et la femme n'ont pas la conscience très nette, ils sont armés, affolés. L'homme est un tueur, un tueur professionnel, la femme, sa complice. On ne le sait pas tout de suite, mais l'homme et la femme sont frère et sœur. L'étranger constitue un danger pour eux. Ils devraient le tuer, mais... ils tergiversent. C'est difficile

de tuer quelqu'un à qui l'on a parlé, quelqu'un que l'on connaît. Surtout que l'étranger est une belle personne, calme, sereine. Il raconte son enfance, son père qui l'emmenait chasser le lièvre.

Et puis, soudain, ce n'est plus l'étranger qui est assis là, sur la chaise, mais un enfant. L'étranger enfant ? L'enfant assassiné du début ? S'il s'agit bien d'une histoire d'hospitalité, comme dans le récit de la Genèse, accueillir un étranger, c'est comme accueillir un ange. On craint pour la vie du photographe. Il pourrait bien finir comme le lièvre de la chasse paternelle... Mais non. Pour le moment, il s'en tire, ravivant l'humanité des tueurs à gage, peu habitués à avoir des « amis ». Signe qu'ils s'humanisent, l'homme appelle la femme par son prénom, Maia, et elle, elle appelle l'homme Ivan.

L'homme et la femme n'ont rien à manger. Ils ont faim. La femme va chasser un lièvre, le fait cuire au feu de bois. L'homme et la femme le mangent, le partagent avec l'étranger. On boit de l'alcool, c'est la nuit. La femme danse. C'est presque la fête. Au matin, le réveil est difficile. Les choses vont sans doute mal tourner, mais pas forcément dans le sens qu'on aurait pensé. Tout enfant n'est-il pas le fils de ses parents et tout enfant ne doit-il pas tuer le père, surtout si celui-ci est un tueur d'enfant ? Permutation des positions, métamorphose des figures, géométrie théâtrale. Sur le plateau, déplacement dans l'espace, gestes des personnages. Pau Mirò revendique « un équilibre entre le jeu théâtral et le discours, parce que, dans le jeu, il y a déjà comme un discours ».

Âpre et cruelle, *Des balles et des ombres* est une pièce qui possède la chaleur des rochers, la couleur du sang et de l'herbe. Dans ce texte élémentaire, une pierre, un enfant, un précipice, un lièvre, un pistolet ont chacun leur propre densité. Pouvoir des mots de théâtre, plus efficaces que des accessoires, à travers lesquels on expérimente la densité des choses.

O.G.



LA PERSONNE

«UNE HISTOIRE DITE PAR UN IDIOT»

THÉÂTRE DE CHAMBRE – 232U

TEXTE, CONCEPTION, MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE PIRET ASSISTÉE DE TAMARA SAPHIR

AVEC FANNY DERRIER, EMMANUELLE DESTREMAU, THIERRY DUPONT, ELENA HARVIER-ZHILOVA, CHRISTOPHE HOCKÉ

RENCONTRE AVEC CHRISTOPHE PIRET, METTEUR EN SCÈNE DE UNE HISTOIRE DITE PAR UN IDIOT

Dans ce spectacle, vous êtes parti d'une phrase de *Macbeth* dont vous avez tiré le titre ?

Avec les artistes de ma compagnie, je travaille beaucoup sur la question du destin, de ce qui écrit nos vies, de la maîtrise qu'on en a : est-on au cœur, à la marge, ou complètement ballotté par notre destin ? Assez rapidement, nous avons parlé de *Macbeth*, des trois sorcières et de cette phrase-là : « La vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre acteur qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus. C'est une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. »

Au niveau du processus d'écriture, vous faites intervenir très tôt les comédiens ?

Très tôt car on fait tout ensemble : l'écriture, la musique, la vidéo... avec les acteurs, ou plus exactement avec les artistes, car ils sont souvent multi-talents. Et j'ai ce privilège d'avoir un lieu pour partir en laboratoire un peu quand je le veux. Parmi les artistes du spectacle, il y a ceux avec qui je collabore depuis un moment et ceux qui sont arrivés là pour la première fois car je les ai rencontrés par ailleurs. En fait, ce sont plus les rencontres humaines que les talents, ou les capacités et ou la virtuosité, qui déterminent si on travaille ensemble.

...Et qui déterminent la forme du spectacle ? Comme par exemple la présence d'un vidéaste soit entraînée par la présence d'un vidéaste parmi les artistes ?

Absolument, ce sont les êtres humains qui m'intéressent et qui du coup, pré-déterminent la forme du spectacle. C'est un peu un travail à l'envers. La démarche classique est de choisir une pièce et de faire ensuite une distribution. Pour moi, c'est complètement l'inverse. C'est d'abord une distribution puis on se demande qu'est-ce qu'on va faire maintenant qu'on est là ensemble ?

Cette histoire commune se raconte-t-elle aussi dans le spectacle ?

Oui, j'aime bien que les êtres que sont les artistes soient extrêmement présents et qu'il y ait un partage des vies. Que ce soit plus l'être qui soit en jeu qu'un acteur ou un artiste en train de virtuoser avec son art. Ce qui m'intéresse, c'est de travailler sur l'être au cœur des choses, les petites fragilités, les petites questions, les petites choses, les petites histoires, les petits héroïsmes, les grands faiblesses parfois.

Y a-t-il un temps dédié à l'écriture du texte ?

Le processus commun permet d'écrire le spectacle dont le texte n'est qu'un des éléments. Entre les laboratoires, j'écris des choses, mais arrivé au plateau, je coupe beaucoup de texte. J'aime quand il n'y en a presque plus, pour qu'il n'y ait plus que les corps en mouvements. Il n'y a pas de schéma narratif, ce qui peut être perturbant. Le spectateur doit faire son montage. J'avais envie d'ouvrir ces espaces de liberté-là. Je ne voulais pas prendre le spectateur par la main dans une histoire.

Le texte que vous coupez est-il encore présent comme le dessous d'un iceberg ?

Sans être entendu, il nourrit le reste, il nourrit les regards, comme avec Thierry Dupont. Thierry est un des acteurs de l'Oiseau-mouche, un acteur handicapé, analphabète et orphelin. Son destin est impressionnant parce qu'il aurait pu finir dans un centre fermé. Mais une espèce de lueur dans sa tête a fait qu'il s'est mis en résistance avec sa propre condition. Il se rêvait chanteur et acteur et tout à coup il a forcé ce destin là et il s'est retrouvé dans cette compagnie très singulière de l'Oiseau mouche, cette troupe d'acteurs tous en situation d'handicap. Je raconte des bribes du destin de Thierry dans le spectacle. Et lui qui ne sait ni lire ni écrire est capable de chanter sur scène et de se fader un petit morceau de *Macbeth* en anglais. Les processus d'intégration sont pour lui extrêmement longs. Son cerveau ne fonctionne pas comme le nôtre. Pour lui, le texte ou les musiques sont fragmentaires. Il y a des sons qui s'additionnent sans cohérence et petit à petit, les atomes retrouvent plus ou

moins la bonne molécule, et petit à petit ça fait un mot. Parfois il manque une syllabe mais ça marche quand même. Comme je dessine tout le temps, ma fille m'a un jour suggéré de lui écrire une partition sous forme de dessins. Et Thierry s'est mis à chanter. Ça a été un choc. Il comprenait tout. Donc maintenant on écrit pour lui, on invente une espèce de langue entre le rébus, le dessin, la couleur. On s'est inventé des codes. C'est assez étrange pour les gens qui nous entendent. *Une histoire dite par un idiot* tourne autour de lui. C'est quelque chose que j'avais envie d'écrire pour lui et à cause de lui, autour de ce personnage qui a son monde et ses fractures.

Comment les autres personnes sont intervenues autour de cet homme et personnage ?

Il n'y a jamais de petit rôle. Tout se construit avec tout le monde, à partir des histoires de chacun et comme j'aime bien qu'on soit au plus proche des êtres, on a travaillé sur un jeu cinématographique. On a aussi utilisé des techniques comme le gros-plan, les micros etc. On a créé un petit voyage. Entre nous, on a déterminé que ce serait une journée de tournage. Au cinéma, quand tu tournes, ce n'est pas du tout logique. Et entre les prises, les moments d'attente sont propices à des petites confidences même entre inconnus. Tu parles de tes enfants et tout à coup, "action !" et tu passes à autre chose. Ça crée plein de petits fragments de vie. J'ai récupéré cette manière de passer d'une chose à l'autre, du jeu au non jeu. Et finalement, les frontières ne sont pas si simples, car il n'y a pas de hasard si tu parles d'une certaine chose au moment de jouer.

Une histoire dite par un idiot est une proposition d'être dans un petit moment de cinéma où tout est brouillé pour tout le monde sauf pour les acteurs. Il n'y a pas d'histoire au sens de fil conducteur. C'est juste l'histoire de ces êtres qui sont là. Il faut se laisser embarquer dans le flux, se laisser aller à ses sensations et à ses propres rêveries.

Dans les spectacles et dans l'implication sur le territoire, quelle place donnez-vous aux spectateurs ?

Dans notre jargon à nous, on dit rarement spectateurs, on dit souvent "invités". Il faut se méfier des jargons privés mais c'est révélateur du fait qu'on ne reçoit pas un public lambda mais des personnes, des individus. On s'intéresse au voisinage de notre lieu en intégrant les gens dans le processus de répétition ou dans des petites performances.

Les spectacles identiques alors qu'ils se jouent dans des lieux différents me posent toujours question. Je me demande si parfois, il n'y a pas de la culture hors-sol comme avec les tomates. Sans tomber dans le régionalisme, je crois qu'il faut prendre un tant soit peu le parfum, l'esprit de l'endroit dans lequel tu joues.

Avec *Une histoire dite par un idiot*, on se demande souvent comment parler directement aux gens sans être dans des trucs d'acteurs. On ne veut pas être en monstration de quelque chose. On a quelques fragments de tournage, quelques petits films et on voudrait partager cela avec vous.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

COMMENT ÉCRIVEZ-VOUS ?

QUESTION À DAVID LESCOT

Quand je commence, je sais sur quoi je vais écrire mais je ne sais pas ce que je vais écrire. C'est mon état qui va être déterminant. C'est une sorte de disposition, mon cerveau devient une caisse de résonance à l'intérieur dans laquelle vont sonner les mots. J'écris de manière très sonore, c'est ça qui me guide pour décider si la phrase est la phrase. Je n'ai pas besoin de la prononcer vraiment mais je l'entends dans ma tête.

Pour écrire, j'ai besoin de marcher. J'ai besoin de me mettre dans un état d'improvisation lente. ça prend des formes assez spatiales, je déambule beaucoup, je m'assois un peu, je tape (j'écris à l'ordinateur), et puis je remarque et puis je tape et puis je remarque...

Ce qui fait qu'au bout de deux heures maximum, je suis épuisé, j'ai parcouru de grandes distances donc je m'arrête. Finalement, le temps où j'ai écrit, où je me suis assis, n'est pas si long sur la séance d'écriture. Je suis incapable d'écrire trop longtemps de suite.

Sauf à la fin, quand je vois la ligne d'arrivée, j'ai une espèce de regain d'énergie, de motivation, un peu comme les sportifs, et là je suis capable de sortir un effort encore plus important. Et souvent, j'ai besoin d'aller à la mer pour le finir.

Oui, parce qu'après je peux aller me baigner.

DAVID LESCOT - EN COURS D'ÉCRITURE

Je travaille sur un couple.

C'est pour un danseur et une actrice.

C'est la vie d'un couple mais avec les épisodes de cette vie dans le désordre. C'est une commande qui venait d'eux. Danse et jeu. Je ne vais pas écrire tout le spectacle. Je vais écrire le texte du spectacle, et je ne sais pas du tout comment ils se débrouilleront avec... ça se jouera sûrement à la saison 2013-2014.



ÇA C'EST MOUSSON

MURILLO, LE RETOUR

Brigitte et Chantal qui, fidèles au poste, à l'Abbatiale, proposent « salade de pommes de terre et salade de pâtes » en entrées, et Didier qui à côté sert « gratin dauphinois ou gratin de pâtes en légumes », ça c'est « Mousson » !

Loulou qui pose pour une photo à trois heures du matin - Christine qui, pendant le déjeuner, envoie obstinément des baisers de loin à Michel-de-Thionville quand Michel-de-Thionville n'est pas là ce jour-là - Grégoire qui petit-déjeune devant un céleri rémoulade à 13h - « Leguay sans « u » dans Temporairement Contemporain, ça c'est « Mousson » !

Se souvenir de Daniel disant : « Content por un, content por tous ! », ça c'est « Mousson » !

Catherine qui filme *Manu* dans la voiture, mais Christine n'arrête pas de parler, ça c'est « Mousson » !

Florent qui imprime, qui corrige, qui formate, qui copie, qui coupe, qui colle, qui discute avec Olivier et qui rit de ce qu'il lit, tout ça en même temps - Un titre qui se discute et s'invente avec Charlotte sur la piste du chapiteau vers minuit avec la musique à donf, ça c'est « Mousson » !

Maria qui sert les coupes de champagne et qui les re-remplit à ras-bord quand on les a déjà bien entamées, Christine qui fait Metz - Pont-à-Mousson avec la jupe relevée dans sa

culotte, ça c'est « Mousson » !

Marion qu'on dérange et qui n'a jamais l'air d'être dérangée, qui remplace Coralie pendant une pause au Bar des Écritures - Géronimo et Virginie qui remercient les auteurs parce qu'ils acceptent de dédicacer leurs livres - Cathy qui, à deux heures du matin, vient chercher Christine à la salle de la Pharmacie pour l'emmenner au chapiteau, pendant que Jean rentre lentement, sa mallette d'ordi à la main - Minoux qui vous offre une Leffe brune juste avant la répétition, ça c'est « Mousson » !

Laurent qui, pendant le déjeuner, renseigne tout le monde sur le planning grâce à son i-phone - Christine qui, restée assise à une table de douze désertée, dit à la cantonade : « Tout le monde m'aime ! », ça c'est « Mousson » !

Hubert avec, dans les bras, un nouveau petit Louison blond tout pareil - Petit Louison qui n'aura que quatre couches à sa disposition jusqu'à demain parce que c'est dimanche et qu'on est à Pont-à - Gaïa, la jeune et dynamique chienne blanche d'Hubert, qui fonce en galopant sur les bâches d'entrée du chapiteau, saute sur le plateau, fait un tour de piste et ressort, comme un diable d'une boîte, par l'autre entrée, ça c'est « Mousson » !

Jérôme avec des rouflaquettes à la « Bartabas » et un drapeau british en guise de T-shirt - Eric qui transporte son matos-photo en caddy - David qui, comme dirait Grégoire, marche dans les couloirs « en rebondissant avec une sorte de pénétration dans l'air optimiste », ça c'est « Mousson » !

Gérard et Nathalie parlant voyages, sur les transats Télérama, ça c'est « Mousson » !

Gentleman Philti en veste blanche et Michel en costard et chemise rayée dansant sur la piste du chapiteau à 2h45 - Michel dans la salle du petit-déjeuner à 9h, et Michel au Bar des Écritures qui, à partir de 10h, fait une interview, répond aux questions pratiques de Marie-Hélène et de Marion, et signe une carte postale pour Germaine, ça c'est « Mousson » ! ça c'est « Michel » !

Emilia qui cherche un croissant pour son café à 11 heures du matin - A la réception, le sourire de Sylvie dans la journée, et la bonne humeur de Sylvain, le veilleur de nos « after » et de nos nuits, à trois heures et demie du matin - Marie-Ange, fidèle absolue de la Mousson, qui, pendant que le D.J. passe « On the road again » à plein tube dans les baffles, vous félicite en hurlant, et qui espère vous voir à une prochaine Mousson pour vous faire un massage de crâne, ça c'est « Mousson » !

Nathalie et Véronique qui partent à la piscine à 11 heures et demie - Christine couchée à 4h j'oserais dire comme presque tout le monde, qui a bien entendu la personne qui marchait sur les cailloux de la cour à 6h45, et à 7h10, et à 7h27, mais qui n'entend pas son réveil à 8h45, ça c'est « Mousson » !

Didier qui apporte à Christine une petite tarte au citron au Bar des écritures à 11h30 parce qu'elle a raté le petit déjeuner, et Chantal qui, prévenue par Didier, se dérange de son organisation du déjeuner pour venir lui dire au revoir, ça c'est « Mousson » !

Et Christine qui à son retour ne trouve, au bar du TGV, qu'une salade de pâtes, faute de sandwich végétarien... et qui la mange avec bonheur en repensant à ces deux derniers jours, ça c'est « Mousson » !

Murillo, lundi 27 août 12, de retour à Paris



FAMILY LIFE

MON PÈRE M'A DONNÉ UN MARI»

TEXTE D'EMMANUELLE BAYAMACK-TAM (FRANCE)

DIRIGÉE PAR MICHEL DIDYM

Ce n'est pas le film d'Alain Resnais, mais... « on connaît la chanson ». D'entrée de jeu, on entend, venant des coulisses, une voix qui s'égosille : « Marie trempe ton pain ! Marie trempe ton pain dans la soupe ! ». *Mon père m'a donné un mari*, la pièce d'Emmanuelle Bayamack-Tam, est presque une comédie musicale ou, plutôt, un mélodrame [au sens du XIX^e siècle, de ce genre théâtral où les moments forts de l'action étaient ponctués par des morceaux de musique].

Sur scène, le père et la mère sont en pleine discussion. Ils s'interrogent sur ce qu'ils vont faire de leur fille, Alexandrine, seize ans, qui « a ses règles depuis le mois dernier », et à qui « le goût des hommes va venir avec les œstrogènes ». « - À la maison blanche, ils ont lobotomisé la leur. Qu'allons-nous faire de la nôtre ? », demande la mère. Lobotomie ? Ça se faisait, du temps des Kennedy, rappelle-t-on... Ça, c'est pour situer le couple. Babas barrés sur le retour, nostalgiques désabusés des *Sixties*, sexe et politique... Tiens ! Seconde apparition de Marilyn à la Mousson, robe pailletée, *Happy Birthday Mr. President*. On commémore quelque chose ?

Alexandrine rejoint le plateau, toujours en chantonnant. Les parents continuent à parler d'elle, comme si de rien n'était. Qu'est-ce qu'un bon père ? Qu'est-ce qu'une bonne mère ? La mère : « Tu ne vois pas qu'elle se masturbe, j'essaie de lui apprendre à ne pas faire certaines choses en public. » Le père : « Nous ne sommes pas en public, nous sommes en famille. Vas-y ma chérie, donne toi du plaisir. » [Vous connaissez la vieille blague : Oh ! L'inceste... Tant que ça reste en famille !] Protocoles familiaux, rituels pathogènes. « Je suis peut-être une mauvaise mère, mais je connais le protocole. » « Tu dois chanter. Le matin, le protocole exige une chanson. » Protocole, protocole... Le mot revient souvent dans le texte. Et le protocole théâtral s'accommode, en effet, de ces petites habitudes de tordus, spectacle de la folie ordinaire d'une famille azimutée.

Alexandrine voudrait perdre sa virginité, mais, névrosée jusqu'à la moelle, atteinte du syndrome d'Asperger, elle ne sort jamais, ne connaît strictement personne. Ses parents, issus de la « libération sexuelle », vont chercher pour elle un garçon dans la rue. Pour plaire à Alexandrine, il faudra seulement qu'il ressemble à Drake dans *Drake Take Care*, le clip de Rihanna. Ils ont vite fait d'en trouver un au café du coin : Tony, qui se présente, sûr de lui, arrogant (« je vais te donner la fièvre, moi, je vais te faire perdre les pédales et tu

en redemanderas ! ») et « Je vais te faire voir du pays, moi. Le tour du monde en quatre-vingts orgasmes », un peu abasourdi, tout de même, par la présence envahissante de ces parents qui ne décollent jamais. Alexandrine trouve le garçon petit. Elle chante : « qu'il est petit, quel petit homme... ».

Les préliminaires sont laborieux. Les parents toujours là. De toute façon, disent-ils, une fille qui couche pour la première fois a ses parents en tête... *Double bind* : « Il faut que tu acceptes le fait qu'ils sont là et qu'ils resteront jusqu'au bout parce que c'est un moment important de la vie de leur fille et qu'il est impensable qu'ils en soient exclus », dit Alexandrine à Tony. Comment va-t-elle se sortir de ce cauchemar ? Pas si mal, peut-être... « Mais où est-ce qu'elle a appris ça ? Je croyais qu'elle était vierge ! » dit le père. « Elle est vierge. Et elle n'a encore jamais vu un garçon de près. C'est fou ce que les filles peuvent apprendre rien qu'en regardant la télé ! », dit la mère.

Et nous, spectateurs, comment allons-nous sortir de là ? On ne dira pas ici comment cela finit. Ni si cela finit. Mais les personnages de *Mon père m'a donné un mari* sont particulièrement odieux. Les dialogues eux-mêmes seraient difficilement supportables, si l'humour des parties chantées n'en allégeaient quelque peu la lourdeur. On n'ose imaginer ce qu'il en serait si le texte avait été écrit par un homme. Mais, il se trouve que l'auteur est une femme ; et cela change tout. Parce que cela s'entend. Emmanuelle Bayamack-Tam se range, de toute évidence, du côté des femmes ou, plutôt, du côté des filles. C'est le personnage d'Alexandrine qui la fascine et qui l'inspire. Cela soulève évidemment la question d'un positionnement genré (gendered) de l'écriture, d'une énonciation féminine et générationnelle. Samedi dernier, dans son impromptu de minuit, Nathalie Fillon se taillait un beau succès en racontant comment le thème « pouvoir et dépendance » l'avait contrainte, à son corps défendant, à faire retour sur les questions identitaires de la domination masculine, de la discrimination et de l'exclusion des femmes. Questions sur lesquelles le théâtre, en France reste particulièrement frileux, et que la pièce de Bayamack-Tam pose de manière extrêmement efficace.

O.G.

Emmanuelle Bayamack-Tam est née en 1966 à Marseille. Elle vit et enseigne en banlieue parisienne. Est membre fondateur de l'association interdisciplinaire Autres et pareils.

DIRE AU REVOIR

L - ... « continuer à dire « au revoir » alors qu'on voudrait être déjà parti... tu vois le truc ?... (temps)... c'est-à-dire que tu dois partir et y a toujours des gens en plus à qui tu dois dire « au revoir »... pour faire 2 mètres ça te prend ½ heure !

G - Alors c'est pas plutôt « calculer son départ pour avoir le temps de dire « au revoir » à tout le monde ?

C - Alors c'est peut-être... euh... avoir à peine fini de dire bonjour à tout le monde qu'on est déjà obligé de calculer son départ pour dire « au revoir » à tout le monde...

L - c'est raccourcir sa soirée parce qu'on a déjà mis beaucoup de temps pour dire bonjour...

Extrait d' *Ugzu...presque*, de et avec Jean-Claude Leguay, Christine Murillo, Grégoire Oestermann

10h - Rencontres professionnelles Transtext - SALON NICOLAS FÉLIX

12h - Pôt de clôture de La mousson d'été - BAR DES ÉCRITURES

12h30 - Déjeuner avec un auteur : Solenn Denis (sur réservation)

14h - Lecture *Histoire à venir* - BIBLIOTHÈQUE

De Christian Lollike (Danemark)

Texte français de Catherine Lise Dubost

Dirigée par Véronique Bellegarde

Avec Antoine Gouy, Ludmilla Dabo, Laurent Petitgand (musique), Julie Pilod, Bagheera Poulin,

Gérard Watkins, Jean-Paul Wenzel

16h - Lecture *Des balles et des ombres* - SAINTE-MARIE AU BOIS

De Pau Miro (Catalogne)

Texte français de Clarice Plasteig

Dirigée par Laurent Vacher

Avec Quentin Baillot, Céline Milliat-Baumgartner, David Lescot, Nathalie Richard

18h - Lecture *Mon père m'a donné un mari* - AMPHITHÉÂTRE

D'Emmanuelle Bayamack-Tam (France)

Dirigée par Michel Didym assisté par Charly Breton

Avec Thomas Blanchard, Daniel Martin, Géraldine Martineau, Catherine Matisse, Philippe Thibault (musique)

20h45 - Spectacle *Une histoire dite par un idiot* - ESPACE MONT-RICHARD (PONT-À-MOUSSON)

Théâtre de chambre - 232U

Texte, conception, mise en scène Christophe Piret assistée de Tamara Saphir

Avec Fanny Derrier, Emmanuelle Destremau, Thierry Dupont, Elena Harvier-Zhilova, Christophe Hocké

☛ Navette de bus aller-retour au départ de l'abbaye à 20h00

00h - Les impromptus de la nuit - CHAPITEAU

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye sur le thème de «pouvoir et dépendance» par un artiste de La mousson d'été : Pau Miro et Nasser Djemai

00h15 - Le rendez-vous de la nuit avec un auteur - CHAPITEAU

00h30 - Musiques - CHAPITEAU



La meéc - la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Pays de Pont-à-Mousson et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National de Nancy Lorraine, la Maison Antoine Vitez, l'Université Paul Verlaine - Metz, l'Université Nancy 2 (UFR de lettres et le Théâtre Universitaire de Nancy), Scènes et Territoires en Lorraine, Scène Action et la Librairie Geronimo - Metz
MPM Audiolight est le partenaire technique de la Mousson d'été

